

miro, et moi, nous avons si souvent vidé à longs traits la coupe du bonheur. . . . Je me suis arrêté quelques instants. . . . J'aurais voulu la revoir une dernière fois avant de partir pour l'exil. . . . Peut-être hélas, aurait-elle eu honte de me regarder, peut-être obéit-elle, aussi elle, à l'influence du préjugé. . . . Tu me le diras, Samuel; j'espère que tu me mettras au courant de tout ce qui me concerne. Hélas! je n'ai plus de consolations à attendre que celles que tu m'écriras. Écris-moi, écris-moi souvent, si tu veux prolonger ma vie. Chaque mot au sujet d'Elmiro, me vaudra un jour de plus.

Tu auras probablement occasion de voir Elmiro, prochainement: dis-lui que je suis parti avec mon amour qui me suivra jusqu'au cercueil. Elle comprendra que je devais me soustraire à la honte de mon frère. Puisse-t-elle me plaindre, si elle ne peut plus m'aimer!

Va trouver mon pauvre frère, console-le dans sa prison; dis-lui que son frère n'a pas eu le courage d'aller le serrer dans ses bras avant de partir; mais que son frère l'aime toujours, qu'il ne lui en veut pas, malgré le malheur qu'il aurait à lui reprocher.

Donne-moi tous les détails que tu pourras recueillir relativement au crime de Denis: dis-moi quelle impression il a faite sur le public; ne me cache rien, Samuel; je pressens tout ce que tu vas me dire; je suis résigné à tout recevoir.

Je ne t'ai pas vu avant de partir: je n'ai pas été voir personne. . . . J'aurais honte! Pardonne-moi. . . . Adieu, Adieu.

JUDES."

JUDES A SAMUEL.

CHER AMI,

Pauvre fugitif, proscrit par le plus cruel des préjugés, je viens de planter ma tente; et le premier moment disponible, je te le consacre. Je suis arrêté dans la ville de ****. L'adopterai-je comme ma nouvelle patrie? on n'y ferai-je qu'une halte. Que sais-je? Dans tous les cas je m'y repose; quelque temps, assez longtemps j'espère, pour y recevoir de toi quelques nouvelles du Canada et des intérêts que j'y ai laissés. Écris-moi

au nom de l'amitié qui nous lie, écris-moi, j'ai besoin quelques lignes: elles allégeront le poids qui affaisse mon cœur, elles me feront respirer plus librement: elles raviveront quelque peu ma vie qui s'éteint.

Il y a aujourd'hui, mon cher Samuel, des cent lieues qui nous séparent; il me semble que cette épouvantable distance existe depuis un siècle! cette pensée m'obsède jour et nuit; cette pensée me tue! . . . Chaque nuit des songes agréables qui me reportent au centre de mon bonheur passé, en Canada; et chaque matin un triste réveil qui dissipe tous ces songes et me ramène impitoyablement à la plus sombre des réalités! . . . Après tout, il faut bien me résigner aujourd'hui à faire cette amère réflexion: c'est que la félicité humaine n'est qu'une ombre que le moindre souffle dissipe. Quelques réflexions philosophiques comme celle-là ont l'effet d'amoindrir passagèrement le feu de mes douleurs; mais la nature ne tarde pas à faire décamper la philosophie. . . voilà le malheur! . . .

Puis Elmiro? . . . Toujours elle! oui toujours! . . . Instabilité des choses humaines! une fois je me suis trouvé heureux de l'aimer; aujourd'hui peut-être serais-je moins malheureux, si je ne l'avais jamais connue! . . . Mais, hâte-toi de me le dire: comment est-elle? Et à mon sujet, que t'a dit son regard? l'as-tu interrogé? Parle, parle donc. . . . Mais non, ne parle pas, j'ai peur de ce que tu vas me dire. . . . C'est égal, parle, je le veux; que ce soit pour ou contre moi. . . .

Et mon pauvre frère? Après Elmiro, c'est lui qui m'inquiète le plus; c'est de lui que j'attends des nouvelles avec le plus d'empressement.

Ma nouvelle patrie, si toutefois je l'adopte, serait assez agréable pour qui aurait le cœur accessible à d'autres sensations que la douleur; mais moi, je ne puis plus que souffrir; la souffrance me suit partout.

J'ai rencontré hier notre ancien et bon ami Jérémie; il est bien portant et paraît prospérer.

Adieu.

JUDES."

E. I. ÉCARTER.

(La suite au prochain numéro.)